

## Qu'est-ce qu'un chevalier ?



« Qui êtes-vous ? », demande Perceval. « Je suis un chevalier. »  
« Je n'ai jamais connu de chevalier » dit le jeune homme  
« je n'en ai vu aucun, jamais je n'en ai entendu parler. »

*Le Conte du Graal, Chrétien de Troyes, vers 168-169*

Jeune homme naïf et ignorant, Perceval vit comme un enfant de la nature. Il est élevé par sa mère dans une « gaste » forêt où il s'adonne à la chasse avec ses javelots. Lorsqu'il aperçoit, au sortir d'un bois, cinq « hauberts étincelants, [des] heaumes clairs et brillants et [des] lances et [des] écus, choses qu'il n'avait jamais vues », lorsqu'il voit « le vert et le vermeil reluire en plein soleil, et l'or, et l'azur et l'argent, » il est si émerveillé qu'il croit avoir des anges devant lui. Il entre en prière et lorsqu'il apprend qu'il se trouve en face de chevaliers, il ne peut s'empêcher de leur dire qu'ils sont plus beaux que Dieu lui-même.

Mais qu'est-ce qu'un chevalier ?

On l'imagine tout habillé de fer, de cette armure redoutable qui brille et qui protège, assis sur son noble destrier et partant à l'assaut d'étranges châteaux, armé de son épée et de sa lance. Il fait alors la rencontre d'étranges personnages qui le mettent à l'épreuve, au fond des forêts... Il combat aussi lors des tournois, devant des Dames qui ont le regard empli d'amour. Il s'assoit encore à la Table ronde du grand roi Arthur, le roi qui porte la célèbre épée Excalibur. Le chevalier, c'est aussi un homme qui relève d'un ensemble de codes, de valeurs engagées dans l'aventure de la quête héroïque, ponctuée d'épreuves, couronnée de prouesses.

L'amour, l'errance, le merveilleux, la folie, le sang et les batailles... sont autant d'éléments de sa quête qui font de lui un archétype du héros occidental, un héros de légende qui continue de faire rêver.

Arrivée de Perceval au château du Roi Pêcheur et cortège du Graal, Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal* Paris, vers 1330, BnF, Ms. français 12577, f. 18v



Rédaction :  
Caroline Doridot

## Le cheval

Perceval n'interroge pas le chevalier sur le fait qu'il soit à cheval. Mais, au Moyen Âge, le cheval est l'animal noble par excellence. C'est le compagnon fidèle du chevalier. Il dépasse largement le chien. Exception faite du célèbre Husdent, chien de Tristan qui le rejoindra alors qu'il est caché dans la forêt avec Iseut la blonde. Dans les romans médiévaux, le cheval a plusieurs noms : il est le « palefroi » lorsqu'il sert à voyager ou à parader. Le « roncin » est le cheval de charge ou de travail. Mais lorsque le chevalier parle de son cheval, c'est de son destrier, ainsi nommé parce que l'écuier le conduit de la main droite. C'est un cheval de bataille, dressé pour le combat. Il est souvent « beau à merveille », « fougueux, plus rapide qu'un cerf de lande », « tout équipé » (les détails de l'équipement du cheval sont rares ; les éperons sont cités, le mors aussi). Il est fait mention de sa course, de sa chevauchée rapide ou lente, de sa fuite lors d'un combat. Un des signes de la haute valeur d'un chevalier est de ne jamais frapper ou blesser un cheval. Il peut cependant lui arriver malheur, comme le cheval d'Yvain lorsqu'il poursuit le mari de la dame de Landuc. Dans la *Troisième Continuation* des aventures de Perceval, celui-ci découvre les maléfices du Mont Douloureux où se dresse une tour. Nul chevalier ne peut y attacher son cheval

*Le chevalier avait un cheval de valeur et une lance solide ; il me dépassait sûrement de toute la tête. C'est ainsi que mon malheur fut complet : j'étais plus petit que lui et son cheval était meilleur que le mien [...] Je le frappai du plus fort que je pus, sans me ménager ; je l'atteignis sur le haut de l'écu ; j'y avais mis toute ma force en sorte que ma lance vola en éclats.*

*Yvain ou le Chevalier au lion, Garnier Flammarion, 1990, p. 38*



sans risquer de perdre la raison. S'il crie « Qui est ici ? », il devient aussitôt fou. C'est ce qui arrive à Sagramor et à Engrevain. C'est Merlin qui a enchanté la tour afin d'éprouver les chevaliers trop orgueilleux. Le cheval devient ici le moyen de frapper l'arrogance du héros qui a oublié qu'une des règles essentielles de son comportement est l'humilité.

Dès lors que le cheval fait partie de la vie du chevalier errant, les romanciers



le mentionnent, sans trop insister toutefois sur son rôle. Seuls quelques-uns portent un nom :

**Passebrueil**, le cheval de Tristan dans le

*Tristan en prose*,

ou **Gringalet**, celui de Gauvain.

Il n'en va pas de même dans la chanson de geste où il est très présent. Gervais de Tilbury rapporte l'histoire de « Bon Ami », extraordinaire bête qui dansait « et avait de l'entendement ».

## La lance



**« Qu'est-ce que vous tenez ? », demande Perceval.**

**« Je vais te dire : ça, c'est ma lance. »**

Le chevalier se définit ensuite par son arme, la lance, et c'est de « près qu'on en frappe ». De fait, la lance est une révolution importante dans l'armement du chevalier. On peut même dire qu'elle est la seule arme qui soit exclusivement chevaleresque. Les textes latins la nomment *hasta* ou *lancea* et la littérature romane « lance », « espié » ou « glaive ». Utilisée comme pique jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, elle mesure moins de 250 cm. Elle s'allonge et s'alourdit après l'adoption de la nouvelle méthode de charge à la lance couchée, et atteint puis dépasse 350 cm au cours du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle fut introduite par les Normands. Elle est généralement en frêne, pommier, ou hêtre. La pointe est à double tranchant. Elle peut être ornée d'un fanion ou d'une bannière, désignant le rang de celui qui la porte. Dès que cette nouvelle technique de combat apparaît, elle est reprise par les trouvères et troubadours, les romanciers. Ils décrivent les combats, les tournois, où la charge est donnée comme la meilleure façon de désarçonner l'adversaire. Le chevalier errant en quête d'aventures commence presque toujours son combat par une joute. C'est pourquoi sa lance lui est essentielle car elle lui permet d'entrer dans le rituel chevaleresque, passage obligatoire afin d'être désigné héros exemplaire.

### La Lance qui saigne

L'origine de la Lance qui saigne reste mystérieuse : on a évoqué un objet issu des légendes celtiques. Quoi qu'il en soit, elle sera assimilée à la Sainte Lance avec laquelle le centurion Longin a percé le corps de Christ sur la croix. À la fin du XI<sup>e</sup> siècle, le roman inachevé de Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal*, a suscité un immense ensemble de textes en vers, les *Continuations*. Dans la *Troisième Continuation*, celle de Gerbert de Montreuil, Perceval meurt au château du Roi Pêcheur, qu'il a enfin vengé et guéri. Le Graal et la Lance qui saigne disparaissent dans l'Au-delà.

*Il sortait une goutte de sang du fer, à la pointe de la lance, et jusqu'à la main du jeune homme coulait cette goutte vermeille. Le jeune homme nouvellement venu en ces lieux, ce soir-là, voit cette merveille.*

*Chrétien de Troyes, Le Conte du Graal, Le Livre de Poche, 1994, p.1036*

Étonnamment, Perceval n'aperçoit pas l'épée du chevalier. Ou tout du moins, il ne l'interroge pas à son sujet. L'épée est l'arme par excellence du chevalier. C'est grâce à elle qu'il atteint la gloire. Elle est la fidèle servante de ses exploits. Les textes décrivent des affrontements très violents, très âpres, très sanglants où les détails ne sont pas épargnés. L'épée mesure entre 90 et 100 cm et pèse de 1 000 à 1 800 g, et sa lame est à double tranchant. C'est Arthur qui la remet au jeune valet qui se rend à sa cour pour devenir chevalier, ainsi que ses « robes ». (Lancelot sera une exception car c'est la Dame du Lac qui l'équipera.)

Mais Arthur n'aura pas le temps de lui remettre son épée car Lancelot est parti. Il « n'a aucune envie de revenir; car il n'aspire pas à être fait chevalier de la main du roi, mais d'une autre, dont il pense avoir plus d'avantage. » C'est Guenièvre qui lui ceindra l'épée. Lancelot, chevalier blanc, échappera à la coutume.

Nous ne connaissons pas les noms des épées des chevaliers de la Table ronde. Le XIII<sup>e</sup> siècle, au cours duquel s'élaborent les grands romans cycliques, considère l'épée comme un objet, une arme pratique. Seule exception : Excalibur !

*Leurs lances ne leur avaient pas permis de faire la décision; ils tirent alors l'épée du fourreau et se mettent cruellement à l'épreuve: de leurs lames, ils échangent de grands coups; les heaumes se brisent avec fracas. Farouche est le choc des épées: ils se frappent brutalement sur le col, sans chercher à épargner leur peine. Ils mettent en pièces tout ce qu'ils atteignent, fendent les écus, disloquent les hauberts: le sang vermeil rougit les fers. Le choc dure longtemps: ils s'assènent des coups si drus qu'ils s'épuisent jusqu'au découragement.*

*Érec et Énide, Chrétien de Troyes, vers 879-889, p. 88*



### Arthur et ses armes

Wace, dans *Le Roman de Brut*, est le premier à décrire l'équipement d'Arthur lors d'une des dernières batailles qui l'opposa aux Saxons.

*Il passa des chausses à mailles d'acier, belles et bien faites, revêtit un haubert aussi solide que beau, tout à fait digne d'un roi tel que lui. Il ceignit son épée Excalibur, qui était très longue et très large et qui avait été forgée dans l'île d'Avalon. Qui la tient nue peut bien s'en réjouir! Il plaça sur sa tête son heaume étincelant. Le nasel, devant, était en or, également le cercle tout autour. Sur le heaume incrusté de pierres précieuses du plus bel éclat était représenté un dragon. Le heaume avait appartenu au père d'Arthur, Uther. Puis le roi, suspendant à son cou son écu, auquel il donnait le nom de Priwen, se mit en selle sur un cheval très beau, robuste, rapide et agile. [...] À l'intérieur de l'écu était représentée avec beaucoup d'art une image de Notre Dame Sainte Marie, en signe de vénération et de respect. La lance d'Arthur était très raide – elle s'appelait en effet Ron – et le fer, au bout, en était acéré.*

*La Geste du roi Arthur, 10/18, 1987, vers 463-680*



### Les épées du roi Arthur

Les épées d'Arthur sont nombreuses et le lecteur peut facilement s'y perdre. La première épée dont l'histoire est décrite est citée dans l'ouvrage de Robert de Boron, *Merlin*. Que raconte-t-il ? Le royaume de Logres attend son roi puisque Uterpendragon, le père d'Arthur, est mort sans laisser d'héritier officiel. Apparaît alors, devant le porche de l'église de Londres, une enclume elle-même fichée dans un bloc de marbre. À l'intérieur, une épée est prisonnière et attend d'être libérée. Il est gravé dans la pierre : « Celui à qui était destinée cette épée et qui aurait la force de la retirer serait le roi du pays par le choix de Jésus-Christ. » Il ne s'agit pas de la célèbre Excalibur puisqu'à aucun moment Robert de Boron ne donne son nom.

Cette épée est celle qui va désigner Arthur comme élu par Dieu pour être le roi, puisqu'il est le seul à la retirer du socle.

Par la suite, dans les romans en prose, Arthur aura d'autres épées. Par exemple Marmadoise, qui passait pour l'épée d'Hercule. Il est fait mention de cette lame dans l'ouvrage, *Les Premiers Faits du roi Arthur*. Arthur découvre un trésor rempli d'épées magnifiques. Merlin l'invite à les offrir à ses chevaliers pour s'assurer ainsi leur fidélité. Mais il garde pour lui la plus belle puisqu'elle avait appartenu au plus grand des héros grecs !!!

Qu'en est-il d'Excalibur que tout le monde confond avec l'épée qu'Arthur retire du socle de pierre la veille de Noël ? Dans les romans

en vers du XII<sup>e</sup> siècle, il en est fait mention. Mais il est rarement dit qu'Arthur la porte. C'est au contraire Gauvain, neveu et champion du roi, qui la tient.

Dans *Les Suites romanesques du Merlin* (XIII<sup>e</sup> siècle, roman en prose), c'est Merlin qui conduit le jeune roi près d'un lac et c'est là que surgit une main brandissant vers le ciel la célèbre lame !!! Mais Merlin insiste sur le fait que le fourreau est bien plus précieux ; celui qui le porte ne pourra jamais être tué car il guérit de toutes les blessures. C'est Morgane qui le lui volera et jamais Arthur ne le récupérera... Au moment de mourir, Arthur demandera à Girflet de jeter son épée dans le lac, d'où surgit la main qui reprend l'épée.



Arthur retire l'épée, Wace, *Roman de Brut* manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle BnF, Ms. français 1454, f.64v

### Les épées de Galaad

L'épée d'Arthur n'est pas la seule à être fichée dans un bloc de pierre. Un jour de Pentecôte, au château de Camelot, la cour est réunie pour festoyer. Perceval, Gauvain, le roi Baudemagu, Keu, Lyonel, Hector, Agloval, Sagremor... tous les chevaliers sont présents autour de la Table ronde. Seul le Siège périlleux reste vide. Chacun attend le héros inconnu qui mettra fin à la malédiction qui pèse sur le royaume.

Les nappes sont dressées lorsqu'un valet annonce qu'une merveille les attend au-dehors. Sur la rive du fleuve, au pied du palais, se trouve un grand bloc de marbre rouge. Une épée parée de pierres précieuses y est fichée. La pierre elle aussi porte une inscription qui annonce que seul le meilleur chevalier du monde sera capable de la porter. À la demande du roi, Gauvain tente l'expérience. Lancelot, lui, refuse. Alors vient Galaad... Sans aucun effort, il retire l'épée.

Au cours d'une autre aventure, celle de la Nef merveilleuse, alors qu'il voyage en compagnie d'une pure demoiselle, « celle-qui-jamais-nementit », il trouve une autre épée, celle de Salomon, roi d'Israël réputé pour sa sagesse et son sens de la justice. Son pommeau est fait d'une seule pierre de toutes les couleurs de la terre, chaque couleur symbolisant une vertu.

### « Et ça qu'est-ce que c'est ?

– Un écu, c'est le nom de ce que je porte... et je ne dois pas en faire piètre cas, car il m'est si fidèle que si quelqu'un lance ou tire contre moi, il vient au-devant de tous les coups. »

Appelé « écu » dans les romans, le bouclier est fait en bois recouvert de cuir, pointu à la base, en forme d'amande et bombé au sommet. Au XII<sup>e</sup> siècle, il se couvre d'armoiries et protège bien le corps. Il demeure insuffisant devant l'efficacité de la lance couchée. Les romans expliquent bien volontiers la manière de le porter. Il se porte autour du cou par une sangle, la « guigue », et pendant les combats, le chevalier le tient en passant le bras dans les courroies fixées à l'intérieur, les « énarms ». Au XIII<sup>e</sup> siècle, la « targe » est inventée. Elle est rectangulaire, puis de forme variée, et porte une échancrure à son sommet afin de laisser passer la lance. L'apparition du harnois blanc rendra inutile le bouclier qui disparaît à la fin du Moyen Âge. Le chevalier est alors harnaché de pied en cap, comme le montrent les enluminures des manuscrits.



### « Et maintenant dites-moi, cher seigneur, qu'est-ce que c'est que ce vêtement ?

– Mon ami, c'est mon haubert, il pèse aussi lourd que du fer. »

Perceval va questionner le chevalier sur son équipement corporel. Ce qu'il faut signaler, c'est que le roman « arthurien » reflète assez bien l'équipement du chevalier médiéval. Les enluminures des manuscrits suivent l'évolution de la tenue de ces grands seigneurs guerriers. Du milieu du XI<sup>e</sup> siècle au milieu du XIII<sup>e</sup>, la cotte de mailles se généralise. Elle a pour nom le « haubert ». Il est composé de mailles formées d'anneaux de fer entrelacés qui protègent le chevalier jusqu'à mi-cuisses. Le haubert est souple et léger et protège l'ensemble du corps (12 à 15 kg). On y ajoutera des protections séparées pour les membres : chausses et mitaines de mailles, manches. Sous le haubert, le chevalier porte un

gamboison, un pourpoint rembourré pour éviter les blessures par frottement. Vers 1150 les chevaliers portent par-dessus le haubert une cotte d'armes, vêtement décoré de leurs armoiries.

Ce n'est qu'à partir du XIII<sup>e</sup> siècle que l'armement s'alourdit. Le haubert se renforce de parties rigides en métal ou en cuir bouilli. Cette évolution conduit à l'armure rigide, le grand harnois blanc qui offre une protection maximale au prix d'un poids accru. Quant à la protection de la tête, elle aussi se modifie au cours des siècles. Le « heaume », casque sphéro-conique, est augmenté d'un nasal, puis à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, d'une plaque faciale qui protège une partie du visage. Puis apparaît le grand heaume fermé, cylindrique, percé de fentes étroites pour les yeux. Il devient cependant trop lourd et est remplacé, au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, par le bassinot à visière mobile.

*Puis il se précipite sur lui, le saisit au milieu du heaume et le tire si violemment à lui qu'il le lui arrache de la tête et le jette sur le sol : l'autre reste la tête désarmée, il n'a plus que la coiffe de fer. Lancelot bondit aussitôt sur lui et se met à lui porter au milieu du visage de si grands coups avec le pommeau de son épée que la sang gicle partout.*

*Le Roman de Tristan en prose, t. 1, p. 43 (éditions Honoré Champion)*



Cycle du Lancelot-Graal :  
III. Roman de Lancelot, vers 1475  
BnF, Ms. français 115, f. 376v

### L'écu de Lancelot

La troisième partie du grand cycle en prose du *Lancelot-Graal* raconte l'histoire de Lancelot. Lorsqu'il quitte la cour du roi, le jeune homme ignore son nom. C'est l'aventure de la Douloureuse Garde qui fera sa gloire. Il deviendra alors le « chevalier blanc ». Lancelot doit se battre contre vingt chevaliers qui se tiennent derrière les portes de la double enceinte du château, et qui gardent prisonniers les villageois. Il doit les combattre tous en une journée. L'épreuve est trop difficile. Mais une demoiselle lui rend visite et le conduit dans un très bel hôtel. Dans sa chambre, trois écus d'argent sont accrochés au mur et sont recouverts de leur housse. Ce sont des cadeaux de la Dame du Lac. « Le premier porte une bande vermeille en diagonale ; le second, deux ; le troisième, trois. »

*En effet, aussitôt que vous aurez pendu à votre cou celui qui n'a qu'une seule bande, vous aurez ajouté la valeur et la force d'un chevalier à celles que vous avez. Si vous prenez l'écu aux deux bandes, vous aurez ajouté la prouesse de deux chevaliers ; et par l'écu à trois bandes, celle de trois chevaliers. »*

*« Aussi gardez-vous bien de vous fier à votre jeunesse et, dès que vous sentirez votre force diminuer, prenez l'écu à une seule bande, puis celui à deux bandes, si la nécessité se présente. Et quand vous voudrez tout renverser et que le monde entier s'émerveille de vous, prenez l'écu à trois bandes ; vous verrez alors des merveilles les plus éclatantes dont vous ayez entendu parler et telles que vous ne pourriez même pas les imaginer.*

*Lancelot du Lac, Le Livre de Poche, p. 515*

### « Fûtes-vous ainsi né ?

– Mais non ! Mon jeune ami, cela ne peut pas être. Il n'est rien au monde qui puisse ainsi naître. »

Le mot « chevalier » désigne, certes, un guerrier à cheval. L'art de la guerre n'est évidemment pas inné et suppose un apprentissage et une transmission par un maître d'armes, qui enseigne les techniques de combat. Au terme de cette éducation physique mais aussi morale, le jeune valet devra être adoubé par le roi Arthur. Il devra ensuite prouver sa sagesse, sa loyauté, sa vaillance en partant à l'aventure, en se confrontant aux mondes étranges des forêts, des fontaines, des ponts, des demoiselles qui surgissent de nulle part, des nains hideux, des châteaux assiégés... Le chevalier doit être aussi d'une « grand force de corps et de membres » et ainsi surpasser les autres hommes. Il est toujours beau, « gracieux », preux, c'est-à-dire brave et vaillant.

Autre caractéristique du chevalier : sa naissance. Il est toujours fils de roi, ou de nobles seigneurs. Gauvain est le fils du roi et de la reine d'Orcanie. Tristan est le fils de Rivalen, roi de Loonois... Ironie aussi des romans arthuriens, les grands héros ont parfois un lignage trouble (Arthur, Galaad), inconnu (Lancelot), incestueux (Mordred), fantastique (Merlin). La Dame du Lac expliquera à Lancelot, qui ignore son nom, qu'il n'a rien à craindre de ses origines : « Si vous saviez qui fut votre père et de quelles gens votre lignage est issu par votre mère, vous n'auriez pas peur, à ce que je crois, d'être un prud'homme ; car aucun de ceux qui descendent d'un tel lignage ne devrait avoir le cœur d'un lâche. » La naissance ne suffit cependant pas pour faire du chevalier un vrai héros. Point ne serait donc question d'y voir le miroir d'un homme de chair et de sang. Le chevalier est un héros idéal où le lignage tient néanmoins une place importante.

On peut y voir un reflet de la société de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle où le chevalier devient un guerrier d'élite, honneur désormais réservé à la noblesse. Auparavant, le mot « chevalier » désignait un grade nobiliaire, un statut que tous les nobles n'atteignaient pas.

### L'éducation de Perceval

Perceval a tué le chevalier vermeil, en sortant du palais du roi, à Carduel. Il revêt ses armes et rejoint le château de Gornemant de Goort. En premier lieu, celui-ci lui apprend le maniement de la lance et de l'écu, comment éperonner et conduire un cheval. « Ce qu'on ignore, on peut l'apprendre, si on veut y mettre sa peine et son attention, mon doux et cher ami, dit le gentilhomme. Pour tout métier il faut du goût, de l'effort et de l'habitude. Ce sont les trois conditions pour savoir quoi que ce soit. » (vers 1413-1417) Perceval apprend très vite et montre une adresse hors du commun. « Car tout cela lui venait de sa nature et quand sa nature lui apprend et qu'il s'y applique de tout son cœur, il n'y a plus d'effort qui lui pèse, puisque c'est sa nature et son cœur qui s'y efforcent. » (vers 1427-1432)

Perceval ignore tout des règles du combat. Lorsque sa lance se brise après une joute, il doit non point se battre avec ses poings, comme il a spontanément envie de le faire, mais utiliser son épée. C'est l'art de l'escrime que le maître va ensuite lui apprendre. Et là encore, Perceval se montre excellent.

### « Qui donc vous équipa ? », demande Perceval.

« Il ne s'est pas encore passé cinq jours que le roi Arthur, en m'adoubant, m'a fait don de tout ce harnais. »

La littérature arthurienne ne cesse de répéter combien les jeunes princes et seigneurs n'ont qu'un seul souhait : rejoindre la cour d'Arthur pour devenir chevalier. Le roi Arthur est le seul à pouvoir adouber le jeune prince, ou parfois un jeune inconnu dont on suppose qu'il a de nobles origines. Être adoubé par le roi est un rituel initiatique, un passage qui consacre le guerrier, qui lui donne une mission, qui lui confère un honneur suprême : celui d'appartenir à la famille « égalitaire » des chevaliers de la Table ronde. C'est tout de même une élite, mais autour de la table, point de hiérarchie. Seul le roi Arthur est

au-dessus de tous, puisqu'il incarne par excellence la justice, la sagesse, l'honneur... Le roi offre au jeune « valet » ses outils spécifiques, ses armes défensives et offensives. À la différence des seigneurs qui l'entourent et qui peuvent recevoir en remerciement de leur loyauté et fidélité une terre ou une noble épouse, le chevalier est constamment obligé de prouver sa valeur par le combat, par sa quête d'aventures... Il est cependant possible qu'un chevalier illustre d'Arthur adoube un jeune valet. Dans *Le Roman de Tristan en prose*, on apprend que Lancelot a fait chevalier Neronneus de l'île au château Vermeil « pour l'amour de la belle dame qui vous en avait supplié » (p. 25). Il lui a fait cadeau de ses propres armes. Ce qui est un don rare et prouve la grande générosité de Lancelot. Dans ce même cycle en prose, c'est Lancelot qui adoube Galaad.



Que signifie l'expression « faire chevalier » ?  
Faire chevalier signifie « adouber ». Dans le grand cycle du *Lancelot-Graal*, l'emploi du verbe « adouber » n'existe pas. Dans la *Chanson de Roland*, le mot « adouber » signifie « équiper », « s'armer ». Tout le monde s'y « adoube », c'est-à-dire revêt ses armes. Charlemagne fait de même et il n'est en rien un chevalier nouveau. À partir de Chrétien de Troyes cependant, le verbe « adouber » paraît s'appliquer aux « chevaliers nouveaux ». Il est utilisé pour décrire l'action de la remise des armes. Mais cet emploi est nouveau.

*Lancelot du Lac*  
Compilation arthurienne  
de Micheau Gonnot  
en trois volumes réalisée pour  
Jacques d'Armagnac, duc de  
Nemours, entre 1466 et 1470  
BnF, Ms. français 112 (1), f. 62v

### L'adoubement de Lancelot

Ce moment si spécifique dans la vie du jeune héros est très étrange : tout y est blanc, de cette blancheur de la Dame du Lac, repartie vers ses terres lointaines mais qui irradie de sa présence son jeune protégé et la cour tout entière. Puis l'amour instantané de Lancelot pour la reine immobilise de nouveau la scène. Tout est beau comme dans un rêve. Il arrive à la cour, vêtu de blanc, et apparaît comme une merveille à tous ceux qui le regardent. Monseigneur Yvain le tient par la main et l'amène dans la salle où Arthur et Guenièvre viennent à sa rencontre et le prennent chacun par une main. « Ils vont s'asseoir sur une couche et le valet s'assoit devant eux par terre, sur l'herbe verte dont la salle était jonchée. » Guenièvre admire sa « plénitude de beauté ». Quant au jeune homme, il est subjugué par la reine. « Car c'était la dame des dames et la fontaine de beauté. » Tout le monde ignore qui il est, si ce n'est qu'il vient du pays de Gaule « car il ne parle pas bien notre langue ». Lancelot est pris comme de « folie » devant Guenièvre et la reine finit par se retirer dans ses chambres pour ne pas augmenter son trouble qu'elle perçoit très rapidement. À l'heure des vêpres, Yvain conduit le valet à l'église en lui tenant la main. Tout le monde se retrouve ensuite dans un très beau jardin, car Lancelot n'est pas le seul à être adoubé en ce jour.

Puis Yvain l'amène au dîner, puis à son hôtel, puis à l'église où il « veilla toute la nuit jusqu'au jour ». Au petit matin, Yvain le mène à sa chambre afin qu'il se repose.

« Quand le moment fut venu, on apporta les armes de tous ceux qui devaient être faits chevaliers ; et ils s'armèrent, comme c'était la coutume en ce temps-là. Le roi leur donna la colée, mais ne leur ceignit pas l'épée avant qu'ils fussent revenus de l'église, ils allèrent à l'église et entendirent la messe tout armés, comme en ce temps-là le voulaient la coutume et l'usage. » (p. 445) La colée est une gifle assenée sur le cou ou sur l'épaule au chevalier nouveau. Elle symbolise le don de la chevalerie et « la seule gifle qu'un chevalier doit recevoir sans la rendre ».

**Cette description pourrait correspondre, dans sa simplicité, à la réalité de l'adoubement au XI<sup>e</sup> siècle. C'était, de fait, une cérémonie qui coïncidait avec une fête religieuse. Ce n'est qu'au XII<sup>e</sup> siècle qu'elle deviendra une fête sacrée, un nouveau baptême où le jeune écuyer aura pris un bain purificateur sous le regard attentif d'un prêtre. Tout un rituel de purification (jeûne, messe, communion...) qui lui permettra d'entrer dans l'ordre de chevalerie, soumis à la fois à son Seigneur et à Dieu.**